Document generated on 07/16/2025 12:43 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Ressac

Véronique Bossé

Number 126, Summer 2016

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse

URI: https://id.erudit.org/iderudit/81875ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bossé, V. (2016). Ressac. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 25–29.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ressac

Véronique Bossé

Cette fenêtre, toujours la même. C'est ici que je t'attends, yeux rivés sur cette plage, lieu de tous les possibles et de tous les avortements. Je ne m'inquiète plus, tu viendras. Le temps m'a enseigné le mouvement des marées. Malgré l'apparence de chaos, l'ordre se rétablit toujours. C'est pour m'imprégner des vagues que j'arrive avant toi. Pour me préparer à te laisser encore partir. Tu arriveras dans une heure. D'ici là, je laisse à la mer les rancœurs dont je veux me délester. Ils sont trop rares, nos instants, pour les noyer sous les mots.

C'est ici que je t'ai vue pour la première fois, et dès lors j'ai compris que je passerais ma vie à te poursuivre et à t'espérer. Une vague qui part et qui revient, qui s'emballe et qui s'apaise. Qui avale, détruit et disparaît. Pour rien. Parce que c'est comme ça. Et dans cette même mouvance, esclave ou égoïste, je te retrouve sur cette plage, chaque huitième jour de juillet. Depuis neuf ans, pour longtemps, je le redoute, je l'espère.

Cette année encore, j'ai loué la mansarde de la maison au toit vert. J'y revis toujours l'euphorie mêlée d'angoisse qui me tenait en éveil, le premier été. C'est à ce moment que j'ai commencé à avoir faim, continuellement, sans jamais connaître la satiété. Je me gavais de ton corps et de tes mots, trop avide pour goûter quoi que ce soit, vorace, j'engloutissais tout dans l'urgence, puis le poids de tes caresses creusait la béance en moi. Il en fallait encore, encore plus. Dans mes rêves, j'avais tellement ingéré d'amour, je voulais tellement le garder en moi que mon corps était devenu une grosse masse gluante et suppurante, qui gigotait d'impuissance, de frustration, trop lourde pour pouvoir courir te rejoindre. Mes bras de pâte à modeler s'étiraient à l'infini pour t'atteindre tandis que tu t'éloignais sur la grève, insaisissable. Et chaque fois, c'était la mer, traîtresse, qui t'attrapait, qui t'avalait, qui

te gardait pour elle, pour toujours. Mes nuits agitées se terminaient souvent sur cette image, mais j'ouvrais les yeux et tu étais là. Tu imitais la vague, tu allais et partais, mais tu revenais toujours. Mon inquiétude te faisait rire. À t'écouter, c'était l'évidence même : « J'ai trop besoin de toi, je vais toujours t'aimer. » Tu t'étonnais, émue et émerveillée, toi aussi, de cette envie toujours plus insistante, qui faisait fi de Chronos et des statistiques. Je m'accrochais aux petites larmes qui scintillaient dans tes yeux quand tu me promettais tout, mais dans mon ventre creux je sentais qu'avant que je puisse nous envisager dans l'avenir ou même au présent, tu te laisserais emporter par d'autres tourbillons, vers d'autres rives.

Le délabrement des lieux a son charme. D'autres couples ont contribué à abîmer la peinture que notre ardeur et nos fous rires étouffés ont écaillée, derrière la tête de lit. La radio s'allume inopinément, s'éteint d'un coup, clignote dans l'obscurité… Comme toi. Perpétuelle intermittence. Le souvenir me happe avec la même force tandis que la mer percute, furieuse et vaine, le même rocher. Ce n'est pas cette vague qui t'a arrachée à moi. C'est une résignation que je ne te connaissais pas, et, plus concrètement, la rencontre de ce monsieur que tu appelais « mon conjoint ». Brutalement, tu as tourné les talons, sans juger utile de te justifier. C'était tout décidé, sans appel. C'est sur cette plage que tu m'as signifié que ma peine m'appartenait, qu'il m'appartenait de piloter ma dérive. Tu es partie. Et pourtant.

Quand j'ai cherché des réponses, c'est à ton mutisme que s'est buté chacun de mes mouvements vers toi. Je t'avais blessée, déçue ? Exaspérée et absente, me sommant de disparaître à jamais, tu m'as lancé sèchement, au téléphone : « C'est sûr que je t'aime encore, mais ça peut pas marcher. »

•

Les mois passaient, je sombrais. L'incompréhension me pétrifiait, m'éloignant de toute joie éventuelle. Ma dépouille

statufiée restait incrustée là, sur cette plage où s'enfonçaient mes pieds, mes espoirs, mes souvenirs. J'entendais en boucle les lames de tes mots, couperet impitoyable. Âprement, tu m'avais enlevé toute la vitalité si doucement injectée par ta présence. Plus rien n'avait de sens. Mon corps purulent suintait de peine, mon âme moribonde se distillait. Il a fallu peu de temps pour que je me terre. J'avais peur de te croiser dans cet état de laideur et d'atonie, de soumettre mes restes desséchés à ton jugement impitoyable. Je me convainquais que, dans ta nouvelle cruauté, tu te serais réjouie d'avoir épuisé toute ma matière comestible, d'avoir mis le holà juste à temps, abandonnant sans regret ma carcasse inane et repoussante, impropre à la consommation. J'avançais péniblement dans cette existence stérile, qui ne pouvait être autrement s'il fallait qu'elle soit parallèle à la tienne. Je me soumettais à tes ordres. J'étais si peu, je ne devenais plus rien. Je pensais que tout se terminerait ainsi.

Mais c'était sous-estimer l'impétuosité du ressac, des ondulations réprimées qui menaçaient à tout moment de ressurgir, de ton côté comme du mien, qui nous unissaient dans l'absence. Malgré mes efforts pour te repousser, chaque jour, tu remontais dans mes entrailles désaffectées, tu roulais vers mon cœur. Puis commencèrent tes surgissements, tes remous : messages cryptés, anonymes, empreints de notre histoire, qui ne pouvaient venir que de toi, autant de valses-hésitations, de tergiversations que je recevais dans une fiévreuse exaltation. Suivait un déferlement confus et doux d'excuses et de promesses, l'urgence de se revoir, de tout réparer. Mes miettes se rassemblaient pour ondoyer vers toi… avant de se déliter encore ; aussitôt formulés, aussitôt regrettés, ces mots que tu reniais érigeaient encore plus solidement la barrière entre nous si je tentais une réponse. C'était plus fort que toi, ce besoin de te manifester sans réelle intention, de m'imposer ta nostalgie pour m'arracher tout encore, chaque fois. Tu promettais de me hanter toujours, tu allais et venais, avant de redevenir silence. Mais je savais qu'elle culminerait bientôt, cette fièvre qui débordait de toutes les enceintes, qui te noyait

de l'intérieur. Tu n'avais pas le courage de nous laisser exister, mais je savais que tu le voulais, tu me voulais, toi aussi.

Deux ans passèrent ainsi. Cette aberration qu'on appelle gentiment « processus de deuil » suivait le cours débilitant de ton ambivalence jusqu'à ce que je me résigne à mon état : j'étais encore et toujours cette cavité salivante, insatiable, hurlante, et je ne voulais être rien d'autre. Je préférais ma douleur, vive et agitée, à toute perspective tiède de guérison. Dès que j'arrivais à me tenir en un morceau, tu survenais, m'attendrissais, me happais, puis repartais. Je n'interrompais pas ton cycle, te donnant le plein pouvoir d'égrener sadiquement mes débris si tu consentais à le faire de tes mains. Résilience ou masochisme, qu'importe. Je savais que la nature retrouverait ses marques, que ta douceur en ferait autant. Puis enfin, sans voile, tu m'as promis que tu m'attendrais là, sur cette plage où notre existence semblait à nouveau tangible, le 8 juillet.

Ton ventre rond comme la Terre a abrégé les explications. L'appel de la maternité était aussi irrésistible que celui de nos peaux. Ton corps était un terreau fertile. Tu incarnais la vie, me ramenant d'un seul coup à toute la stérilité à laquelle tu associais nos ébats superbement inutiles, exclusivement axés sur la satisfaction brute et immédiate. Sans m'en parler, tu avais décidé que je serais incapable de te procurer cet épanouissement. Je n'étais à tes yeux rien d'autre que folie, démesure, fantasmes inavouables, ensevelis dans un passé révolu. Mais devant moi, ici même et pour toujours, disais-tu, tu as cessé de lutter contre les torrents qui nous rapprochent autant qu'ils nous éloignent : « C'est trop fort, nous deux, je t'aime, je t'aime tellement. »

C'est ainsi que timidement, il y a neuf ans, tu t'es laissé emporter de nouveau. J'aurais tant voulu te résister, réfréner l'inassouvi, t'infliger ta médecine, mais ç'aurait été me punir encore. Cette deuxième première fois, j'ai pleinement assumé ma dépendance, junkie, j'ai pris ma dose, et je l'ai aimé, glorifié, ton corps plein de la présence raisonnable de l'autre, ce corps vivant et magnifique qui tanguait naturellement vers moi malgré le temps, les malentendus, les trahisons

fonctionnelles et la détresse ordinaire. Elles n'avaient plus de valeur à mes yeux, tes promesses, mais j'ai pris le pari de te croire quand tu m'as dit que tu me rejoindrais chaque année, et depuis tu as tenu parole : comme promis, nos corps se retrouvent ici l'espace d'une nuit, le temps d'une étreinte nécessaire, sur cette berge qui s'érode, dans cette mansarde en ruine. Ce soir sacré, ce sont tes enfants et ton mari qui attendent à leur tour. Tu es juste à moi. La réciprocité calme l'hostilité de la houle. Je ressens chacune de tes caresses comme une victoire sur la raison, la sagesse, les conventions.

Tu approches, je descends. Je le sens : cette fois, c'est différent. Depuis peu, j'ai cessé de me noyer. Il fallait que je m'ancre quelque part pour ne plus chercher à retarder pitoyablement le moment de l'arrachement. N'être plus seulement que cette gueule ouverte, tarie, affamée, inexorablement déçue. Elle sait se faire douce, l'absence, depuis que nous en partageons le fardeau. J'arrive désormais à prendre d'autres racines, moi aussi, à m'envisager dans la durée. L'amertume reviendra peut-être demain, ou plus vite encore, mais en t'imaginant courir à ma rencontre, je savoure la joie qui me pousse vers toi. Te rejoindre et te sentir enfin, te prendre et t'aimer. Tout de suite.

J'ignore quelle tête tu feras quand tu me verras à mon tour avancer lourdement vers toi, plus femme que jamais, précédée par mon énorme ventre gorgé de six mois de douce espérance. Mais confiante, pleine enfin, j'avance, fidèle et impatiente, forte d'une charpente que tu ne me déroberas jamais, prête à tout te donner encore.